



HAL
open science

“ L’opium et le Chinois dans le discours colonialiste ”

Gregory Lee

► **To cite this version:**

Gregory Lee. “ L’opium et le Chinois dans le discours colonialiste ”. *Nouvelles du Sud*, 2003, N° 33, pp.35-47. halshs-00188545

HAL Id: halshs-00188545

<https://shs.hal.science/halshs-00188545>

Submitted on 18 Nov 2007

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'OPIUM ET LE CHINOIS DANS LE DISCOURS COLONIALISTE

Nous constatons que votre pays est à soixante ou soixante-dix mille lis de la Chine, mais, cependant des vaisseaux barbares s'évertuent à venir ici faire du commerce et réaliser de gros bénéfices. Les Barbares tirent profit des richesses de la Chine. Cela signifie que le vaste profit réalisé par les Barbares est soustrait à la part de bénéfices qui revient de droit à la Chine. De quel droit, par la suite, se servent-ils de la drogue empoisonnée pour nuire au peuple chinois? Même si les Barbares n'ont pas forcément l'intention de nous nuire, en convoitant à l'extrême les bénéfices, ils font preuve d'un manque total d'égards en nuisant à autrui. Nous vous demandons : où est votre conscience ? J'ai entendu dire que fumer de l'opium est strictement interdit dans votre pays ; c'est parce que les effets néfastes en sont bien reconnus. Comme vous ne permettez pas à l'opium de nuire à votre pays, vous devriez à plus fortes raisons en protéger les autres pays, en particulier la Chine.

Lettre de Lin Zexu à la reine Victoria, 1839.

Pour célébrer la rétrocession de Hong Kong à la Chine populaire les autorités chinoises ont réalisé un grand film à épisodes sur les guerres de l'opium. Ces dernières sont, avec la colonisation de Hong Kong, profondément inscrites dans l'imaginaire national chinois depuis un siècle et demie. Mais ceci n'est pas exactement le narratif ni l'intention de la présente enquête. C'est l'intérêt que je porte aux représentations de race dans les textes des dix-neuvième et vingtième siècles qui m'amène à parler de l'opium. La représentation de la consommation d'opium n'est qu'une partie d'une métareprésentation de l'histoire de l'opium. Cependant ce qui importe ici c'est de considérer dans le même cadre temporel l'évolution de la représentation des deux espaces du centre et de la périphérie de l'empire britannique. L'opium, à un certain niveau, est une histoire archétype de la modernité : l'imbrication d'une histoire économique et institutionnelle (le produit, le revenu utilisé par l'appareil étatique qui promeut et négocie à l'aide de capital-risque) et une histoire idéologique.

Comme l'ont démontré Berridge et Edwards dans leur ouvrage *Opium and the People : Opiate Use in Nineteenth-Century England* (L'opium et les gens : la consommation opiate dans l'Angleterre du dix-neuvième siècle) : "l'accessibilité de la drogue [en Grande-Bretagne] pendant la première moitié du siècle ne faisait que rarement problème"¹, et la représentation de la consommation de l'opium ne se faisait pas en termes du discours orientaliste, au sens élaboré par Edward Said², qui construisait la drogue comme une substance orientale intrinsèque ou entourée d'une aura de mystique exotique. A partir de 1830, toutefois, les opinions professionnelles et bourgeoises commencèrent à changer et l'"on ne considéra plus la consommation de la drogue comme un événement courant de la vie quotidienne de l'ensemble des sections de la société".³ Au moment où Oscar Wilde écrivit *Dorian Gray*, l'opium était devenu une marque distinctive de différence, d'exotisme et de transgression. Le taux de consommation d'opium en Grande-Bretagne

était extrêmement élevé. Selon le Professeur Anthony S. Wohl :

Les médecins étaient convaincus qu'une des premières causes de mortalité infantile était l'utilisation courante de narcotiques, en particulier de l'opium, pour calmer les enfants. A 1 penny l'once le laudanum était suffisamment bon marché - environ le prix d'un demi de bière - et sa vente n'était soumise à aucun contrôle jusque vers la fin du siècle. La consommation d'opium était très répandue que ce soit dans les villes ou les campagnes. A Manchester, on rapporte que cinq familles d'ouvriers sur six l'utilisaient habituellement."⁴

Cependant, avant la seconde moitié du dix-neuvième siècle, l'opium avait été considéré comme totalement inoffensif. Au temps de Coleridge, comme l'a noté Alethea Hayter, "la plupart des docteurs et des patients ne pensaient pas que l'opium était une drogue dangereuse créant une dépendance, mais plutôt un analgésique et un tranquillisant utile que devait posséder chaque foyer, pour les affections bénignes et les crises nerveuses de toute sorte, un peu comme l'aspirine de nos jours".⁵

Une des principales caractéristiques de l'opium au cours du dix-huitième et du début du dix-neuvième siècle en Angleterre est qu'alors qu'on l'utilisait couramment et qu'il était facile de se le procurer, on ne savait pratiquement rien de ses effets. Les connaissances scientifiques sur ses propriétés étaient insuffisantes et peu fiables : peu de gens avaient compris, par exemple, que l'opium créait une dépendance, et personne ne comprenait que les symptômes du manque étaient le résultat de la discontinuité ou de la diminution des dosages. En fait, tout ce qu'on en savait semblait positif et salutaire. Le laudanum (la simple teinture d'alcool de l'opium) était généralement distribué pour soulager la douleur dans des cas aussi différents qu'une rage de dents et le choléra ; de la même manière, l'opium était utilisé pour soigner toute une série de troubles psychologiques ou émotifs; finalement, dans d'apparemment innocents médicaments brevetés comme le sirop Godfrey, il servait à calmer les bébés agités, bien souvent pour toujours:

Etant donné que l'utilisation médicale de l'opium était si courante et répandue, il n'est pas étonnant d'apprendre que sa consommation n'entraînait ni peines légales ni condamnation publique.

On sait que tous les poètes romantiques, à l'exception de Wordsworth, l'ont utilisé, de même que d'autres personnalités importantes de l'époque. L'approvisionnement ne posait aucun problème : en 1830, par exemple, la Grande-Bretagne importa 22,000 livres d'opium pur. Beaucoup d'Anglais, comme le très respectable poète-pasteur George Crabbe, qui prit de l'opium régulièrement mais à petites doses pendant des années, étaient des intoxiqués qui s'ignoraient, et qui continuaient à mener une vie stable et productive malgré leur habitude. Généralement parlant, l'opium était admis, et ce ne sont que les terribles expériences d'intoxiqués aussi éloquents que Coleridge et De Quincey qui, à la longue commencèrent à attirer l'attention du public sur les effets dévastateurs de la drogue."⁶

Donc, ce n'est que du milieu à la fin du dix-neuvième que l'attitude officielle concernant la consommation de l'opium se mit à changer.

A un certain niveau, les deux poids deux mesures de la représentation de la

consommation d'opium viennent du double intérêt investi dans la re-représentation de l'opium à la fin du dix-neuvième et au début du vingtième siècle dans les colonies et dans la métropole. Ces intérêts étaient, il faut le souligner, d'ordre économique et idéologique. Le discours qui sous-tendait le programme économique était associé au capital et à l'appareil gouvernemental colonial (c'est-à-dire des opportunistes du milieu du dix-neuvième siècle tels Jardine et Matheson qui devaient devenir par la suite de respectables et puissantes sociétés). Les arguments idéologiques étaient avancés par ceux qui s'inquiétaient de l'intégrité de la nation anglaise victorienne, et de ses (re)constructions qui nécessitaient un Autre contre lequel mener à bien cette construction; au niveau textuel, c'est la fiction populaire de Sax Rohmer mettant en scène Fu-Manchu, ce sont les journaux et les magazines, et même les écrits d'auteurs d'apparence avant-garde tel Oscar Wilde et son histoire de Dorian Gray.

De manière spécifique, du milieu à la fin du dix-neuvième, la nécessité idéologique en Angleterre et aux Etats-Unis de construire les Chinois en tant qu'Autre totalement différent, un Autre contre lequel le Blanc pouvait être légitimé selon l'idéologie du racisme scientifique, s'opposait aux intérêts économiques directs du capital (la logique du capitalisme) comme, par exemple, quand il s'agissait d'embaucher une main d'œuvre bon marché dans les métropoles ou dans d'autres parties des empires coloniaux (Hawaii pour les Etats Unis, et l'Afrique du Sud pour la Grande Bretagne)⁷. Les considérations idéologiques concernant la pureté raciale et l'intégrité du corps national firent que le Chinois ou Chinaman, fut construit d'une manière aussi négative que l'étaient, et continueraient de l'être, les Irlandais, de même que la classe ouvrière anglaise avait été construite comme l'incarnation de la décence bourgeoise anglo-saxonne et de la droiture nationale. En d'autres termes, le Chinaman était sale, impur, malade, décrépi, décadent, mentalement différent, fourbe, rusé, biologiquement et moralement inférieur, et plein de vices, comme l'opiomanie, qui, chez lui, était considéré innée. C'est ainsi que l'opium devint un trope pour le vice et le mal dissimulant des projets de conquête et d'invasion symbolisés par le personnage de Sax Rohmer, le célèbre et rentable Dr. Fu-Manchu.

Cependant, les impératifs économiques du capital obligèrent à minimiser une telle construction. Aux Etats-Unis et en Afrique du Sud britannique il s'agissait d'obtenir une main-d'œuvre bon marché pour développer rapidement les ressources naturelles et la construction de l'infrastructure nationale. Les capitalistes voulaient la main-d'œuvre chinoise; pourtant le gouvernement et les médias réagirent face aux craintes populaires d'une "inondation" (pour reprendre la métaphore raciste et anti-immigration la plus courante du siècle) en s'opposant à l'immigration chinoise, même lorsque celle-ci n'était que temporaire. Cette opposition prit inévitablement la forme d'arguments racistes et orientalistes. La logique du capitalisme était englobée dans la logique de l'état-nation-capitaliste qui, tout en privilégiant les intérêts du capitalisme, poursuivait en même temps une stratégie nationaliste qui se heurtait à l'idéologie d'une famille impériale. La domination colonialiste de la Chine était d'un caractère plus informel que dans l'ordre colonialiste européen formel dominant de l'époque. En fait, ce système de domination économique et militaire ressemblait plutôt au mode économique néo-colonialiste global qui s'ensuivit au cours du vingtième siècle. Tout cela signifiait qu'il était en fait assez facile de minimiser les liens impériaux de la Grande-Bretagne avec la Chine (à Hong Kong, Singapour et Malaisie, mais aussi Shanghai et d'autres ports à traité de Chine) soulignant ainsi l'extranéité totale et irrécupérable de la Chine.

Au début du siècle, en dehors d'une ambiance dominante de racisme populaire qui avait été exacerbée à la fin du dix-neuvième par le racisme scientifique et avait pénétré

l'imaginaire collectif, il y avait des raisons précises pour la résurgence particulière du sentiment anti-chinois en Grande-Bretagne et dans ses colonies "blanches". La campagne américaine d'exclusion totale des émigrants chinois aux Etats-Unis avait réussi et les émigrants potentiels, fuyant la situation économique chinoise désespérée dans l'espoir de survivre ou même de s'enrichir ailleurs, se rabattaient à présent sur d'autres économies en voie de développement. En particulier, les Chinois émigrèrent en Australie et en Afrique du Sud où ils devinrent la cible du ressentiment des travailleurs blancs. Certains syndicalistes et politiciens utilisèrent la question de l'emploi de la main-d'œuvre chinoise dans le Transvaal à des fins électorales; une question qui domina les élections générales britanniques de 1906. En Grande-Bretagne où les Chinois n'étaient que quelques centaines (et personne ne se donna la peine de vérifier si les Chinois de Grande-Bretagne venaient des colonies ou de Chine), les résidents chinois devinrent la cible particulière du discours raciste et se virent attaquer par les dirigeants du syndicat travailliste. La presse et les romans populaires tels *Fu-Manchu* de Sax Rohmer, récupéraient le racisme populaire pour le re-représenter et le réinscrire. Un trope populaire était celui du Chinois opiomane; un trope qui oubliait et passait toujours sous silence la véritable histoire de la consommation d'opium en Chine et celle du rôle joué par l'empire britannique dans sa promotion.

En 1906, la plus importante concentration de Chinois de Grande-Bretagne se trouvait dans l'important port impérial de Liverpool. Un ancien marin irlandais originaire de Liverpool qui était devenu syndicaliste, James Sexton, candidat du Parti Travailliste aux élections parlementaires et conseiller municipal, était à l'origine d'une demande d'enquête sur l'immoralité et le vice des résidents chinois. Plusieurs enquêtes-reportages s'ensuivirent. Un article du *Liverpool Weekly Courier* intitulé tout simplement "Opium, jeu, bâtons d'encens" était un exemple typique de ce genre de reportages. Bien qu'il y ait, en fin de compte, dans cet article une tentative de représenter les Chinois comme des gens innocents et inoffensifs, on trouve aussi tout l'éventail du langage discursif construit et développé au cours du dix-neuvième concernant les Chinois et la chinoiserie. C'est ainsi qu'alors qu'"on ne peut qu'admirer la retenue de John Chinaman", on doit méditer "avec inquiétude sur la personnalité volcanique qu'elle dissimule". Le discours construit ainsi le Chinois comme quelqu'un de totalement différent, totalement Autre de l'Anglo-saxon blanc, et comme quelqu'un toujours prêt, à chaque instant à se défaire de son apparence impénétrable pour commettre quelque acte de violence monstrueux. Ainsi, bien qu'il n'y ait eu qu'un cas de crime violent dans toute l'histoire des immigrants chinois à Liverpool, c'était néanmoins "un meurtre conçu par la passion orientale et perpétré avec une choquante impassibilité." Description intéressante venant d'un journal anglais, étant donné que les Anglais eux-mêmes sont, selon les termes (politiquement incorrects) de caractéristiques nationales, bien que célèbres pour leur manque de "passion" néanmoins dotés d'une grande "impassibilité".

On décrivait ainsi la ville chinoise :

Soudain, d'étranges silhouettes surgissent du crépuscule se déplaçant en traînant les pieds avec une raideur toute orientale, et fixant de leurs yeux impassibles, étirés dans leurs visages safran pareils à des masques, les environs incongrus. La rue appartient à la ville chinoise de Liverpool.

Dans la même phrase, le Chinois est associé aux ténèbres (le "crépuscule"), à l'altérité et la différence (le Chinois est "étrange", il marche différemment, il "traîne" les pieds, il est

impénétrable : "leurs yeux impassibles" qui sont d'une forme différente ("étirés") de manière insondable encore dans leurs "visages pareils à des masques" qui ne sont pas blancs, mais jaunes ou plutôt "safran", une allusion à l'exotisme, à l'extraordinaire de l'Orient. En fin de compte, ils sont considérés comme déplacés, ou "incongrus".

Le jeu et l'opiomanie étaient d'un intérêt tout particulier, comme si les honnêtes Anglo-saxons ne s'étaient jamais adonnés à ces vices :

Le *Courier* poursuit :

On pouvait observer des scènes encore plus sinistres dans les
REPAIRES DES FUMEURS D'OPIUM

[ces cinq derniers mots sont détachés du texte et en majuscule dans la colonne du journal] qui ne sont en aucun cas inconnus dans le quartier. Là, allongés sur leurs matelas à même le sol, de silencieuses silhouettes fument, par petites bouffées, sur de longues pipes aux minuscules fourneaux, la paix funeste... l'air est noyé dans la fumée du narcotique enchanteur, mais aussi sordide que cela puisse paraître, la scène n'est pas sans évoquer Dante ou Rembrandt. Là-bas, bien que le sommeil tourmenté du fumeur soit horrible à contempler, qui sait dans quel univers de délices il déambule... Il n'est pas bon, toutefois de s'attarder dans ce lugubre repaire de rêves.

Et avec cette fleur de rhétorique allitérative on bannit cette scène de consommation d'opium dans la ville chinoise de Liverpool, pitoyable représentation de l'opium oriental exotique imaginaire et imaginé. Ce genre de scènes devait réellement exister, même si elles n'étaient pas aussi courantes que dans les populations chinoises des colonies britannique en Asie, de plus la consommation d'opium devait y être moindre que la consommation britannique moyenne au dix-neuvième siècle. Cependant, elle faisait partie d'une représentation obligatoire de la chinoïseté, au même titre que la maison de jeu. Dans le paragraphe suivant on peut lire que :

Le Chinaman passe le plus clair de son temps à terre à jouer au fan-tan [jeu de cartes chinois]; c'est, avec l'opiomanie, le plus grand de ses défauts. C'est un joueur-né...

Dans cette phrase, nous constatons que non seulement tous les Chinois étaient construits comme des joueurs et fumeurs d'opium congénitaux, mais aussi que tous les Chinois étaient marins. En réalité, si beaucoup de résidents temporaires chinois étaient marins, ils s'étaient embarqués uniquement pour s'enfuir, et beaucoup étaient des résidents de longue date qui avaient abandonné la mer. Certains, comme mon grand-père, n'avaient jamais été marins et le bateau n'avait été qu'un moyen de les transporter au cœur de l'empire.

D'une certaine manière cependant, alors que le fumeur d'opium symbolisait celui qui avait perdu tout espoir, le joueur, lui, représentait l'éternel optimiste qui, sans espoir collectif (comme les millions de joueurs de loterie en Grande-Bretagne aujourd'hui), investissait dans l'espoir d'une libération individuelle.

En fait, cette idée d'une différence entre les pratiques du jeu et de la consommation

d'opium constituera une partie importante de ma réflexion future sur la représentation des Chinois, et bien entendu, de l'expérience vécue des Chinois de la vie diasporique.

En dehors des élections de 1908 et de l'indignation provoquée par l'emploi de main-d'œuvre chinoise qui, soi-disant devait menacer les emplois que les émigrants anglais blancs auraient pu obtenir, ce qui inquiétait encore plus dans l'immédiat était la décision du Bureau de l'Immigration d'autoriser trente-deux immigrants chinois légaux à se rendre du Port de Londres à Liverpool pour travailler pour des blanchisseurs chinois. Dans le même numéro du *Courier*, et sur la même page que le reportage ci-dessus, nous pouvons constater la colère de M. Arthur J. Tudor, représentant des blanchisseurs anglais, qui avait organisé une pétition de trois mille signatures en faveur de l'exclusion des trente-deux Chinois. Il déclare que : "Nous, qui travaillons dans la blanchisserie"... "nous sommes carrément chassés par les hordes de Chinois qui déferlent sur la ville."

Il faut noter qu'à cette époque dans l'enquête qui suivit cette série de doléances anti-chinoises, le commissaire de police signala que seulement 365 Chinois résidaient dans la ville, "parmi lesquels 224 étaient résidents et 132 de passage."⁸ De fait, les chiffres évoqués étaient toujours inconséquents, mais cela n'empêcha pas l'utilisation répétée des tropes racistes les plus courants, comme "inondation" et "marée", pour désigner le petit nombre de Chinois s'installant en Grande-Bretagne.

De plus, M. Tudor faisait allusion à la décadence morale des Chinois immigrés, qu'il qualifie, comme le journal, de Péril Jaune. "Un autre aspect du Péril Jaune abordé par M. Tudor", poursuivait le journal, "est celui de la moralité". Il soulignait que le code moral des Chinois était en train "d'avoir une sérieuse influence sur la population anglaise parmi laquelle ils vivaient à Liverpool." Faisant allusion aux rues connues sous le nom de Ville chinoise, "Pitt Street et Frederick Street", disait-il "étaient pratiquement infestées de Chinois." Dans la même colonne, M. Tudor affirmait que "si les autorités n'aidaient pas les gens de Liverpool à se défendre contre l'incursion des Chinois dans la ville, les gens devraient se défendre eux-mêmes." Quand on lui demanda ce qu'il voulait dire par là, il répliqua: "Je veux dire que nous les forcerons à quitter notre ville; nous les chasserons, et si une émeute s'ensuit, le Ministre de l'Intérieur ne doit pas nous tenir pour responsables."

L'enquête officielle démontra toutefois que la réalité ne correspondait guère à la représentation des Chinois. L'enquête montra que la consommation d'opium était surtout le fait de marins "à distinguer des résidents chinois" et qu'"un grand nombre de résidents chinois n'en consommait pas". D'autre part, "On ne trouva aucune preuve justifiant la rumeur que les Chinois avaient l'habitude de distribuer des bonbons imprégnés d'opium aux enfants ." Mais, quand on sait combien doper les enfants était chose courante au dix-neuvième, le simple fait qu'on ait pu porté cette accusation dénote bien l'amnésie collective qui entraîna la stigmatisation des Chinois en tant qu'instigateurs de la consommation d'opium.

Si, à Liverpool, les journaux locaux pouvaient qualifier d'"incongrue" la présence des Chinois, il en était tout autrement dans cet autre port de l'empire britannique, Hong Kong. Et, de fait, les fonctionnaires impériaux britanniques donnaient aux pratiques chinoises une lecture toute différente.

Dans les colonies *chinoises* de la Grande-Bretagne (principalement Hong Kong et Singapour) les intérêts variaient. Le gouvernement n'avait nul besoin de s'inquiéter de

considérations idéologiques, et il n'y avait pas de travaillistes blancs à apaiser. De plus, en dehors des intérêts directs du capital que la structure coloniale devait évidemment servir, l'appareil impérial lui-même dépendait financièrement du commerce de l'opium. Comme l'a dit Carl A. Trocki dans son ouvrage *Opium and Empire: Chinese Society in Colonial Singapore*, et c'est une de ces occasions où l'on aimerait avoir trouvé la formule en premier, l'histoire de l'empire britannique à l'est de Suez est effectivement le narratif de ce que l'on appellerait aujourd'hui un cartel des drogues. Le monopole total exercé par les autorités coloniales sur l'industrie de l'opium et sa distribution, constituait la base financière de l'appareil étatique impérial. A Hong Kong, alors que même de nos jours la fausse impression d'une économie laissez-faire est toujours prédominante, le gouvernement s'est suffi à lui-même, facilitant par là l'avancée du capital, par le biais d'impositions indirectes et de monopoles sur des denrées spécifiques. Au dix-neuvième siècle, le monopole et la source de revenus la plus importante venaient de la licence de l'opium. Une licence d'importation et de distribution fut vendue à un agent chinois connu sous le nom de Fermier de l'opium pour un nombre limité d'années, en général trois ans. Ce qui m'intéresse ici ce ne sont pas tant les énormes bénéfices résultant du commerce de l'opium réalisés par les capitalistes britanniques qui investissaient et en géraient le commerce, mais plutôt la manière dont l'opium finançait directement l'appareil impérial. Ceci dit, à bien des niveaux, les intérêts des négociants et du gouvernement sont indissociables. Tout d'abord, parce que les raisons mêmes de l'établissement de Hong Kong en tant que colonie britannique ainsi que les guerres de l'opium qui ont permis cet établissement, étaient exactement la protection du commerce de l'opium - soi-disant pour amener la Chine à s'ouvrir au commerce en général, mais en réalité pour encourager et monopoliser le commerce de l'opium. Ensuite, parce que ceux qui bénéficiaient directement en Inde, dans les colonies du Détroit de Malaisie, et à Hong Kong (les négociants comme Jardine, Matheson et autres), étaient aussi directement engagés dans les sections législatives et exécutives du gouvernement colonial - comme le démontre la représentation institutionnalisée au gouvernement de Jardine Matheson's et des Swire brothers' en 1970.

En d'autres termes, l'opiomane introduite et répandue en Chine par les Britanniques de manière à couvrir les dépenses de thé (qui fut par la suite cultivé en Inde britannique) constituait la source de revenus pour le maintien de l'appareil colonial et donc, de la position et du pouvoir de cet appareil au sein de l'empire.

Importance en tant que revenu financier de l'appareil d'état

"Le commerce de l'opium était essentiel à la solvabilité de l'East India Company - c'est-à-dire à la solvabilité du gouvernement indien". Alors que nominalement des princes locaux détenaient le pouvoir exécutif, en réalité, le véritable pouvoir régnant se trouvait de plus en plus aux mains de la Company, ou plutôt "aux mains d'agents d'une société à responsabilité limitée opérant depuis ses bureaux de la rue Leadenhall. Pour aider à financer ses activités d'administration, la Company avait acquis en 1773 un monopole de cultivation de l'opium au Bengale. En 1832, le produit de ses ventes s'élevait à un dix-huitième du revenu indien, et atteindrait plus tard un septième de ce revenu."⁹ Trocki dans son livre sur l'opium et la colonie de population chinoise de Singapour s'intéresse aussi au plus vaste contexte : "Les agences britanniques (agency houses) de Singapour étaient les pionnières du capitalisme colonial. Les Britanniques vinrent en tant que marchands d'opium, et nous pouvons véritablement considérer l'Empire britannique à l'est de Suez à partir de 1800 comme un cartel de drogue."¹⁰

Trocki souligne la dépendance quasi pathologique de l'empire à l'est de Suez des revenus et bénéfiques de l'opium, ainsi que les "efforts incroyablement résolus du Bureau colonial, des fonctionnaires britanniques en Malaisie, et de la communauté économique britannique des colonies s'opposant à tout ce qui aurait pu diminuer les revenus de l'opium ou encore modifier les impôts. Tout argument affirmant que le système impérial ne s'appuyait pas sur l'opium et n'était pas, au sens pathogène du terme, systématiquement dépendant de la drogue, est tout simplement non conforme à la réalité. Ceci était vrai non seulement en Malaisie, mais aussi en Inde et dans pratiquement tous les territoires sous contrôle britannique à l'est de Suez."

Le taux de consommation d'opium à l'intérieur de la communauté chinoise de Malaisie était très élevé. Comme les négociants d'opium de Singapour et le gouvernement ne possédaient pas la position économiquement stratégique dans le commerce d'opium avec la Chine qu'occupait Hong Kong, ils développèrent le marché de la drogue parmi les travailleurs chinois importés en Malaisie. Même quand, après la crise économique globale de 1929, les revenus de l'opium dégringolèrent "on estimait qu'il y avait plus de trois cent mille opiomanes en Malaisie britannique sur une population adulte de trois millions." Chen So Lan, un pamphlétaire chinois de la Société Anti-Opium de Singapour, estimait qu'"un Chinois sur quatre était opiomane".¹¹

A Hong Kong, le revenu de l'opium était d'une importance suprême. Même quand l'opinion était le plus farouchement en faveur de l'abolition, les fonctionnaires coloniaux défendaient fermement la consommation de l'opium, ce pour de bonnes raisons financières. En 1909, dans son "Mémorandum sur la restriction de l'opium et en Chine" (*Legislative Council Sessional Papers*, 3/1909, 30), le Gouverneur Lugard (un africaniste du Ministère des Affaires Etrangères exilé à Hong Kong en raison de ses méthodes de gouvernement colonial particulièrement violentes, un homme que même Winston Churchill qualifia de "boucher"), Lugard, donc, affirmait :

"L'exploitation est une affaire lucrative et c'est pourquoi son acquisition est l'objet d'une intense concurrence et le Gouvernement obtient de la vente du Monopole une somme pratiquement égale au **quart** de son revenu total."

Dans un certain sens, les apologistes anti-abolitionnistes de l'opium (comme Birdwood) avaient raison d'affirmer que de forcer les Chinois à consommer de l'opium n'était en rien différent de forcer n'importe quelle société à importer n'importe quelle denrée. Il est vrai qu'en termes économiques, l'opium n'est en rien différent de n'importe quelle autre denrée dont une société n'a aucun besoin, et l'histoire capitaliste est pleine de telles denrées. Ceci dit, une fois que la dépendance à la drogue est établie, l'opium devient la parfaite denrée et la plus désirable. En tant que denrée créant une dépendance, l'opium était à cet égard la denrée optimale.

Les effets économiques dépassaient toutefois les bénéfiques et les revenus finançant l'appareil d'état. Dans un commentaire qui peut s'appliquer à la consommation de drogue dans toute l'Asie britannique et en Chine, Trocki souligne que "rien ne peut détruire plus vite l'indépendance d'un paysan que le besoin d'argent pour satisfaire une accoutumance. Rien ne pouvait mieux faire travailler un ouvrier pour un salaire inférieur à la norme que la dépendance d'une drogue." C'est ainsi que les effets économiques de l'opium dépassaient de loin les considérations de revenus et de bénéfiques provenant directement de la drogue, et influuaient sur les taux des salaires et les demandes des travailleurs, ainsi que sur les économies paysannes.

Que ce soit en Angleterre ou dans les colonies, fumer de l'opium fut réinventé comme une pratique essentiellement chinoise, et le rôle joué par la Grande-Bretagne pour l'imposer (par le biais des guerres de l'opium) fut minimisé ou oublié. Cela ne veut pas dire que les médecins en Angleterre et plusieurs ecclésiastiques ne se sont pas violemment élevés, bien avant les guerres de l'opium, contre le commerce de l'opium, mais leur opinion ne fut jamais dominante et leur campagne en faveur de la répression de la consommation d'opium ne réussit pas avant que les revenus mêmes du commerce de l'opium ne commencent à décliner. Dans les colonies, toutefois, les impératifs économiques et bureaucratiques de maintenir l'opiomanie étaient toujours de suprême importance. C'est ainsi, qu'alors qu'en Angleterre la représentation négative du Chinois fumeur d'opium prédominait, à Hong Kong les fonctionnaires, les gouverneurs, les médecins en chef et les négociants d'opium eux-mêmes, étaient vigoureusement engagés dans l'entreprise de démystification et de naturalisation de l'opiomanie.

Il est intéressant de constater que dans ce discours se glisse toujours une comparaison avec l'alcool. L'opium a des effets bénéfiques : il calme, en réalité, il tranquillise. L'alcool, bien entendu, excite, et provoque agressivité et subversion. Pour Atkinson, le directeur de l'Hôpital Civil, l'alcool "provoque des maux bien pires chez ceux qui en abusent."¹² En dépit de la réalité historique plutôt récente de l'introduction en Chine de la consommation de l'opium indien par les Britanniques, mais suivant la pensée raciste scientifique de la fin du dix-neuvième siècle, Atkinson émet la probabilité d'une différence biologique et raciale chinoise quand il suggère qu'"il existe chez le Chinois une tolérance héréditaire de l'opium, peut-être même un appétit insatiable". Mais dans la phrase suivante, Atkinson passe à une logique de classe économique et d'exposition à un certain environnement pour expliquer les différences d'habitudes entre Chinois et Européens. C'est de là qu'il apparaît que le besoin d'opium des Chinois vient du climat : "Les Européens n'ont pas besoin de consommer de l'opium pour faire face aux rigueurs du climat, parce que tout d'abord de par notre mode de vie, nos occupations etc. nous sommes moins exposés au climat que les Chinois, de plus, l'alcool, consommé avec modération remplit les mêmes fonctions." Il n'est expliqué nulle part, dans cette logique tortueuse, pourquoi les Chinois ne peuvent pas consommer de l'alcool avec modération et pourquoi ils doivent se soulager à l'aide de l'opium.

Comme le note Trocki "les pressions internationales visant à abolir le commerce de l'opium s'étaient accrues depuis 1880. En 1893, la Société pour la Répression du Commerce de l'Opium l'avait emporté à la Chambre des Communes pour organiser une commission royale d'étude du commerce de l'opium et, en même temps, de son système d'exploitation."¹³ Mais, il allait falloir attendre encore vingt ans avant que les forces anti-opium commencent à l'emporter.

En octobre 1893, la "Commission Royale sur l'Opium" publia et diffusa un questionnaire (*Questions sur la consommation et le revenu de l'opium dans les Colonies et Dépendances de Singapour, Penang et Hong Kong*). A Hong Kong, le questionnaire fut rempli par le Chirurgien Colonial et par le Directeur de l'Hôpital Civil¹⁴. Le questionnaire était composé de dix-sept questions et demandait que "les messieurs qui auraient l'amabilité de remplir ce questionnaire devraient répondre à autant de questions possibles." Les deux fonctionnaires médicaux répondirent à quinze questions. Ni l'un ni l'autre de ces messieurs ne se sentit disposé à répondre à la seizième ("Existe-t-il parmi les membres de la race asiatique de votre Colonie un sentiment d'hostilité envers l'Angleterre pour avoir autorisé l'importation de l'opium d'Inde? Si oui, comment ce

sentiment se manifeste-t-il?"). Le Chirurgien Colonial Ayres était particulièrement virulent dans son rejet des effets nuisibles de l'opiomanie. Réfutant ce que les employeurs européens croyaient être les effets de la consommation d'opium, il affirmait : "Ce ne sont que les effets sur les Chinois d'une nuit passée au bordel et d'un excès de copulation, mais ni le serviteur ni ses amis, les autres serviteurs, n'en avoueront la cause."

Ce n'est qu'en 1943, alors que les troupes japonaises occupaient déjà la plupart des territoires britanniques d'Asie du Sud-Est et de l'Est que le gouvernement s'aligna sur l'opinion internationale et interdit la consommation de l'opium.

Gregory B. Lee
Université de Lyon (Jean Moulin)
IETT (EA4186)

- 1 Virginia Berridge and Griffith Edwards, (New Haven: Yale University Press, 1987; London: Allen) 75.
- 2 Voir Edward W. Said, *Orientalism* (New York: Vintage Books, 1979) le livre le plus important dans le champ du postcolonialisme des vingt dernières années et qui expose et analyse l'invention, réification et fétichisation de l'Orient en particulier par les intellectuels et les écrivains français et anglais au cours des deux siècles derniers.
- 3 Berridge and Edwards 75.
- 4⁴ [Victorian Web. http://www.stg.brown.edu/projects/hypertext/landow/victorian/health/health4.html](http://www.stg.brown.edu/projects/hypertext/landow/victorian/health/health4.html) "Opium and Infant Mortality". [le 3 mars 1997].
- 5 Alethea Hayter, *Opium and the Romantic Imagination* (London, 1968; repr. 1971) 29-30.
- 6 John Spencer Hill, *A Coleridge Companion* (London: Macmillan, 1983) 74.
- 7 Voir Gregory B. Lee, *Troubadours, Trumpeters, Troubled Makers: Lyricism, Nationalism and Hybridity in China and Its Others* (Durham, N.C.: Duke University Press; London: C. Hurst & Co., 1996) 190-192.
- 8 *Report of the Commission Appointed by the City Council to Inquire into Chinese Settlements in Liverpool in the Proceedings of the Council, 1906-1907*, p. 1748. Le chiffre pour mars était de 337 contre 356 en décembre, ce qui amène le rapport à conclure que la population chinoise avait "considérablement augmenté pendant les neuf mois après mars." Cependant, le rapport admet qu' "il est possible que certains Chinois soient nés à Hong Kong et qu'ils soient, donc, sujets britanniques."
- 9 Sean Gabb, *Fortress Europe? The True Lesson of the Opium Wars* (London: Libertarian Alliance, 1988).
- 10 Carl A. Trocki, *Opium and Empire: Chinese Society in Colonial Singapore, 1800-1910* (Ithaca and London: Cornell University Press, 1990) 50.
- 11 Trocki 215; Chen, "Opium Problem in British Malaya" (Pamphlet, 1 January 1935, 22).
- 12 Rapport du directeur de l'Hôpital Civil, Annexe B, *Legislative Council Sessional Papers* (1894) 401.
- 13 Carl A. Trocki, *Opium and Empire: Chinese Society in Colonial Singapore, 1800-1910* (Ithaca and London: Cornell University Press, 1990) 184.
- 14 Rapport du Directeur de l'Hôpital Civil, Annexe B, *Legislative Council Sessional Papers* (1894) 400.